

H. M. G.

L'essor que l'enseignement de l'art connaît depuis une trentaine d'années, plus précisément depuis la première guerre mondiale, est d'une ampleur et d'une diversité qui donne à réfléchir. La nécessité qui se présenta alors fut reconnue à temps. Ainsi l'enseignement en matière artistique put, grâce aux deniers de l'Etat et aux oboles des particuliers généreux, se développer un peu partout dans le monde civilisé, disant tout de suite, au plus grand bien des marchands de couleurs et des encadreurs.

Une ruée toujours grandissante d'une jeunesse pleine de bel enthousiasme se produit chaque année vers les Ecoles des Beaux-Arts dans toutes les grandes et petites villes dotées de pareilles institutions qui, de leur côté, déversent leurs élèves munis de diplômes les consacrant artistes. Cependant, un petit don n'affirme pas encore le talent, et le talent, lui, se confirme très rarement comme génie. Car, en effet, il est plus facile d'avoir du talent à l'âge de 20 ans que d'en manquer. Si seulement tout ces jeunes, avant de choisir la carrière d'artiste, se souvenaient aux sages propos d'un manuel qui reste valable ad aeternam: Beaucoup d'appelés mais peu d'élus...

Il m'est particulièrement pénible de m'associer au mot de Degas: "Il faut décourager les Arts", cependant, et même aux risques de voir susciter et monter contre moi le mécontentement d'une ardente jeunesse, je prêche la sévérité nécessaire, la nécessité de sélection devant l'inondation du monde par les diplômés des Ecoles d'Arts - inondation dans laquelle ces jeunes diplômés, eux mêmes, méritant un sort meilleur, seront les premiers des naufragés.

Bien que le sort de leur majorité échappe à l'analyse, j'aimerais établir une petite statistique qui, même peu précise, permet des conclusions assez édifiantes:

On dit que Paris seule héberge 50 mille artistes peintres. Tout ces 50 mille rêvaient et rêvent de gloire. Mais la gloire en forme d'une réputation internationale n'est le privilège que d'une cinquantaine d'eux (et encore!) tandis que l'estime locale ou nationale à cinq cents autres. A cinq mille supplémentaires leur métier permet de vivre sinon de vivre. Et les autres, tous les autres? Pensons-le avec regret sans le préciser.

Un autre aspect de ce chiffre: Admettons que de ces 50 mille artistes chacun brosse un tableau par mois, ce qui est une production bien modeste. Ce qui fait 12 fois 50 mille par an, soit 600 mille tableaux! Ne négligeons non plus l'apport de la province. Mais Paris n'a que 800 mille foyers. Et Dieu seul sait ce qu'il y est déjà accroché! Que faire alors des six millions de tableaux que dix ans produisent? Tenant compte du monde chrétien (car il est interdit aux musulmans d'orner de tableaux l'intérieur de leurs édifices), il n'y aura plus de murs pour eux. Peut-être faudra-t-il, par la suite, superposer les peintures comme les feuilles d'un calendrier.

Un jour, il y a plus d'un quart de siècle de cela, j'ai rendu visite à la célèbre école avant-garde qui fut le Bauhaus à Weimar. Elle venait de Dessau où le constructeur d'avion connu Junker donna les fonds nécessaires à sa création. Ce n'est que peu de temps auparavant qu'elle ouvrit ses portes dans la paisible ville Weimar vouée au culte de Goethe et scandalisant ses fidèles. On comptait à cette époque parmi ses professeurs le doux Paul Klee et le tumultueux Moholy-Nagy qui travailla déjà ses plaques de marbres, en guise de toile, avec le pistolet. Son directeur, le peintre Itten, m'invita à assister à sa classe de dessin. Ce fut fort instructive, au moins pour moi. Professeur et élèves debouts devant leurs tableaux vierges tenaient dans chacune de leur deux mains une craie noire. L'ordre du professeur retentit: "Trait long! Trait court!" Et pendant que les deux mains d'Itten traçaient en même temps verticalement ces double traits asymétriques, les élèves l'imitaient. Suivirent "Trait long! Trait à l'angle!" puis "Trait court! Cercle!" Et ainsi de suite et toujours des deux mains. Lorsqu'à la fin je lui demandai l'explication de sa méthode, il me la donna. Les valeurs des traits courts et longs ou autres doivent pénétrer rythmiquement dans le corps de l'élève. D'une part, pour que les sentiments puissent différencier aveuglement ce que l'optique équilibrée leur procure, et d'autre part, pour que la main gauche ne reste pas indifférente à ce que la main droite commet... Je fus très impressionné.

Fort heureusement, l'école possédait d'autres ateliers où chaque élève devait obligatoirement, et parallèlement à l'art, apprendre un sage et honnête métier d'artisan. Dans la menuiserie je les ai vu faisant le mouvement du rabot à deux mains. Et aussi dans l'atelier de la feronnerie où leur deux mains maniaient les grandes tenailles au même rythme. Là, en effet, leur gauche savait ce que faisait leur droite.

Plus que jamais j'ai ressenti là-bas la vérité que l'art sans passion n'est que de la mathématique et que les oeuvres ainsi conçues ne sont que les réussites d'honnête artisanat.

Encourager l'enseignement de l'art? Eh bien, non! Encourager plutôt l'enseignement du grand public en matière artistique afin d'éveiller son goût pour les posséder. Ainsi épargnera-t-on la création d'un prolétariat d'artistes, d'ailleurs déjà existants, et de grandes déceptions tant de bonnes volontés. En rendant ~~libre~~ ainsi libre le terrain étroit de la réussite aux vrais et forts talents, ce dégagement ne se maintiendra ~~pas~~ qu'à condition que ceux-ci restreignent également leur production.

Le trop, en matière artistique, est néfaste. Le relèvement des valeurs qui s'impose, ne se fait que par une lente maturation et une économie dans la production. Je m'excuse de prêcher ainsi la vertu d'une "dolce far niente" et de la recommander aussi bien aux exécutants qu'à leur exécuteurs, c'est à dire: aux artistes et à leurs critiques. Un souvenir de ma jeunesse m'incite à donner courageusement pareil conseil:

Dans ces temps lointains, j'oubliai un jour de rédiger et d'envoyer mon article dominical qui me consacrait, moi, étudiant, correspondant d'un grand quotidien étranger dont je n'étais pas peu fier. Les raisons de cet oubli furent, disons, subites et sentimentales. ~~Mais~~ Lorsque quelques mois plus tard, partant pour ce pays, je fus obligé de rendre visite au grand patron du journal, la grande peur m'é prit. J'étais préparé à maintes excuses. Une fois introduit dans son bureau je n'eus plus que balbutier. Mais mon directeur, en même temps sénateur et homme d'expérience, m'interrompit brusquement:

- Point d'excuses, jeune homme! Sachez que la paresse, oui, la paresse, est également un don de Dieu!...

Ernest Nestor-Somlyo